

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Hensler, H. (dir.) (1993). *La recherche en formation des maîtres. Détour ou passage obligé sur la voie de la professionnalisation?* Sherbrooke : Éditions du CRP.

par Normand Baillargeon

Revue des sciences de l'éducation, vol. 20, n° 2, 1994, p. 400-401.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/031726ar>

DOI: 10.7202/031726ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Hensler, H. (dir.) (1993). *La recherche en formation des maîtres. Détour ou passage obligé sur la voie de la professionnalisation?* Sherbrooke: Éditions du CRP.

Au moment où, de l'extérieur, des critiques et des réserves sérieuses sont émises sur la valeur et la portée de la recherche universitaire en éducation – aussi bien, à vrai dire, que sur la valeur de la formation des maîtres assurée par l'université – il est rassurant de constater que les questions et les problèmes soulevés par ces diverses critiques peuvent encore être assumés réflexivement et lucidement de l'intérieur, au sein même de l'université.

Cette attitude réflexive et cet effort pour affronter lucidement des problèmes finalement douloureux et difficiles, voilà ce qui caractérise d'emblée cet ouvrage et qui mérite d'être noté: cela tranche favorablement avec les réactions plus ou moins corporatistes d'indignation que suscite trop souvent l'émission d'un simple doute quant au sérieux ou à l'importance du travail de recherche ou de formation professionnelle, effectué dans les départements des sciences de l'éducation. Quels rapports peuvent ou devraient entretenir la recherche en éducation et les pratiques pédagogiques? Que peut-on raisonnablement espérer comme contribution de la recherche à la formation des maîtres? Sur ces questions, dix chercheuses et chercheurs du Québec et d'Europe confrontent ici leurs points de vue, leurs pratiques et leurs résultats. Les positions avancées et défendues sont diverses et inégales, on le devine. Mais reconnaissons à l'ouvrage le grand mérite de permettre à ceux qui les défendent, de les articuler. Et souhaitons qu'il soit lu par tous ceux que ces questions devraient impérativement intéresser, c'est-à-dire d'abord tous ceux qui œuvrent en éducation à l'université.

Je me permettrai deux commentaires, le premier formel et de peu d'importance, le deuxième portant sur le fond du débat et de plus de conséquence, me semble-t-il.

Sur le plan formel – et tout en soulignant la qualité du travail éditorial d'Hélène Hensler – je crois qu'il aurait été enrichissant de faire en sorte d'assurer que de véritables échanges entre les auteurs aient pu être incorporés à l'ouvrage. Dans le début entre Chomsky et Piaget, par exemple, qui reste pour moi un modèle du genre, on se souviendra de ce que pouvaient avoir d'éclairant les débats reproduits *in extenso*. Mais cela reste une suggestion mineure.

Sur le fond du début cette fois, et tout en avouant sans ambages ma préférence pour l'option «sceptique» défendue, par exemple, par Van der Maren («la recherche n'a pas de place dans la formation initiale des enseignants», p. 87), il me paraît que le fin mot de toute l'affaire est à chercher ailleurs que dans la défense et l'illustration de telle ou telle variété de recherche.

Il faudra bien en venir, à mon sens, à questionner l'idée même de recherche, à mettre en doute l'idée qu'elle serait «en soi» quelque chose de bénéfique pour l'université, la société, les pratiques. Il faudra bien finir par se demander comment s'inscrit, dans les champs social, politique et économique, un tel idéal de légitimation

par la recherche scientifique en éducation et se demander s'il n'y a pas des effets pervers inévitables lorsque se réalise cette inscription. Pour cela, il faudra aborder la question de la signification civilisationnelle de ces idéaux aujourd'hui portés par des organisations – les universités – qui n'ont peut-être plus grand chose à voir avec les institutions qu'elles furent naguère. Je suis, pour ma part, loin d'être convaincu que les universités aient à faire de la recherche en éducation – du moins ce qui se donne aujourd'hui sous ce nom. Et je crois même que ces activités peuvent être néfastes pour la formation des maîtres, auxquelles il vaudrait mieux transmettre une bonne culture générale. Quoi qu'il en soit, à négliger pareilles questions, on court le risque de réactiver ici cela même qu'on croyait avoir éliminé là. Par exemple, le positivisme, dont tout l'ouvrage est une remise en cause, réussit quand même à s'y faire un confortable nid par la seule négligence de questionner à fond toutes les présuppositions de cette option épistémologique et civilisationnelle qui réapparaît souvent là où on ne s'attendait guère à la retrouver.

Mais tel qu'il est, cet ouvrage me semble tout à fait apte à contribuer à faire en sorte que nous pensions à ce que nous faisons, ce qui est bien, dans le cas des universitaires, un strict minimum.

Normand Baillargeon
Université du Québec à Montréal

* * *